

Arts et histoires en sous-sol

Des artistes créent des œuvres inspirées par l'archéologie, les Journées du patrimoine invitent à visiter «un monde sous nos pieds», le Lausanne Underground fête dix ans de festival... de quoi poser quelques souterraines questions.

ÉLISABETH CHARDON

Le 10 septembre, le Centre PasquArt, à Bienne, vernit *Arkhaiologia*. Sur l'affiche de l'exposition, de la terre, essentiellement, et les fondations d'un bâtiment surgies du passé, lignes énigmatiques. Entre enfouissement et surgissement, l'archéologue s'active dans les couches du passé. Des couches très concrètes, poussières du temps, sédimentations, nouvelles édifications... mais aussi plus abstraites, faites des oublis et des reconstructions successives de l'Histoire. Mais le PasquArt n'est pas un musée historique. C'est le regard des artistes contemporains sur ce passé et sur les méthodes utilisées pour le connaître qui intéresse Dolores Denaro, commissaire de l'exposition. L'archéologie fouille, dévoile, mais aussi classe, archive, reproduit et commente. Et, la directrice du PasquArt a invité des artistes qui devraient apporter des sensibilités, des éclairages très divers sur ces procédures et leurs motivations.

Parmi eux, on trouve ainsi Marc Dion, Jan Fabre, Douglas Gordon, Sabine Gross, Claudius Weber... et Beat Lippert. L'artiste, qui vit à Genève, s'intéresse à la façon dont une œuvre se charge de son histoire. Comment elle devient ce qu'elle est aux yeux

de qui la regarde, à une époque donnée. Il montrera une partie des éléments qui composent *Extase en aval*, un travail qui date de 2010. Pas tous les éléments sans doute: un artiste qui s'intéresse à l'archéologie est d'autant plus conscient de l'importance des vides, des absences, pour l'imaginaire, le questionnement. Beat Lippert a une formation de sculpteur, mais il a aussi travaillé sur des fouilles et à la restauration de pièces archéologiques. Un passage qui a nourri sa réflexion sur le contexte des objets, sur la façon dont ils vivent selon le lieu, selon l'époque aussi.

En 2010 donc, Beat Lippert a descendu la Seine, de Paris au Havre, dans un drôle d'équipage. Sur son radeau de fortune lui tenait compagnie la réplique d'une *Victoire de Samothrace*. A l'heure de tant de controverses sur la reconstitution des pièces archéologiques, ethnographiques et artistiques, et aussi de débats sur l'ouverture d'annexes, ou de Louvre bis, à Lens et surtout dans la lointaine Abu Dhabi, ce voyage de la *Victoire*, tout burlesque qu'il paraît, est foisonnant de sens. «La *Victoire de Samothrace* est d'abord une sculpture grecque, réalisée pour commémorer une bataille navale», rappelle l'artiste. Disparue pendant des siècles, la statue a ensuite été une découverte archéologique. Ou plutôt des fragments de la statue, retrouvés et interprétés à différents moments,

en 1863 et 1875, et qui ont conduit à une série de reconstitutions, jusqu'en 1934. «Aujourd'hui, elle est avant tout une icône du Louvre.»

Au PasquArt, la *Victoire*, figure de proue d'un navire guerrier, ici clairement et pauvrement reconstituée, posée sur son radeau, devient comme rescapée du naufrage de la mémoire des hommes qui ne voient plus en elle qu'une pièce de musée classique. Et tout l'art de Beat Lippert, et de la commissaire d'exposition, est de veiller à ce qu'elle ne devienne pas qu'une blanche icône de l'art contemporain. D'où encore l'importance de ne pas tout livrer au regard des visiteurs mais de leur laisser à imaginer, à reconstituer à leur tour.

Dans une autre œuvre de Beat Lippert, créée pour Bex & Arts, la duplication est plus qu'explicite. L'artiste est clairement l'un des invités de la triennale de sculpture qui a pris le plus en compte le lieu, c'est-à-dire le parc de Szilassi, encouragé en cela par le titre de cette édition, *Territoires*. Et il a travaillé sur des monuments déjà existants, en l'occurrence les tombes qui forment un petit cimetière entouré de buis, au fond de la propriété. Tout près, à peine à quelques mètres en oblique, il a reconstitué à l'identique l'alignement de stèles funéraires en sagex et résine peints. C'est si parfait que des habitués des lieux, voyant ce duplicata de

Arkhaiologia
Centre PasquArt, Bienne
du 11 septembre au 27 novembre 2011
www.pasquart.ch
Nostalgia de la luz, film de Patricio Guzmán
(Chile/F/D, 2010)
dimanche 16 et 23 octobre à 10h30

Bex & Arts, *Territoires*
jusqu'au 25 septembre
www.bexarts.ch



Beat Lippert, *Duplication 6*, 2011, sagex, résine, peinture, 250 x 700 cm

loin, se sont un moment émus devant le sacrilège d'un déplacement des sépultures! Beat Lippert interroge nos lectures des cimetières, nos comportements induits par la présence des tombes. Selon quelles croyances et quels savoirs agissons-nous devant elles? Que dit un monument funéraire? Qu'y a-t-il sous la pierre qui nous impose silence?

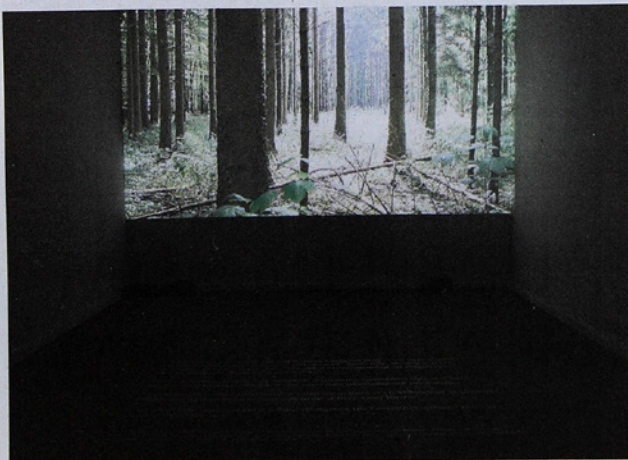
Le même week-end où s'ouvre *Arkhologia* ont lieu les Journées européennes du patrimoine. Et la Suisse a justement choisi de s'intéresser aux sous-sols. Le thème «Un monde sous nos pieds» est sans doute l'un des plus fascinants qui n'ait jamais été proposés, tant il suggère de trésors enfouis et de mystères inquiétants, de secrets et de risques. Depuis toujours, les hommes ont cherché refuge sous la terre, pour les vivants comme pour les morts, dans ces lieux d'effrois qu'on s'approprie, qu'on excave, qu'on drague, qu'on fouille, qu'on bâtit. Tombeaux et parkings, caves à vins et réserves militaires, musées et caves à jazz, banques, et même crèches, c'est bien «un monde» que les hommes bâtissent sous leurs pieds, de plus en plus profond.

On ira, toute chronologie confondue, en Gruyère vérifier que la région a bien plus de trous que son fromage, parce que le général Guisan, et ses successeurs pendant la Guerre froide, ont installé là canons et obusiers de longue portée mais aussi de quoi tenir un siège. On profitera d'une des dernières occasions avant leur clôture pour visiter les fouilles archéologiques liées au tracé de la Transjurane, qui ont permis de mettre au jour des milliers d'empreintes de dinosaures mais aussi des carapaces de tortues, ou des ossements de crocodiles. On découvrira aux Convers, au-dessus de La Chaux-de-Fonds, les galeries d'anciennes mines de pierre à chaux, exploitées non sans vicissitudes entre la fin du XIX^e et le milieu du XX^e siècle. Ou encore, on ira dans la nouvelle église de Rarogne, en Haut-Valais, se souvenir des premiers chrétiens, et de tous ceux dans le monde qui, aujourd'hui, quelle que soit leur religion, doivent prier cachés. Inaugurée en 1974, due à l'architecte Donat Ruff, elle est en grande partie aménagée dans une grotte, au-dessous de l'ancienne église et de son cimetière, où le poète Rainer Maria Rilke a souhaité être enterré.

A Genève, le festival de la Bâtie a choisi de croiser sa programmation avec les Journées du patrimoine et de se rappeler du même coup les lieux de sa naissance puisque rendez-vous est donné au Bois de la Bâtie. La colline et son gentil parc animalier, et toutes les grottes et les replis de terrain alentours, ont leur face sombre, cachant de tous temps les polissonneries de bandes adolescentes et abritant aujourd'hui des camps de Roms évocateurs des pires bidonvilles. Mais ce sont d'autres lieux dissimulés aux yeux du promeneur qu'il s'agit de dévoiler en ce mois de septembre. Le danseur Foofwa d'Immobilité, élève de Merce Cunningham, trouve parfois les scènes trop étroites pour raconter ses histoires chorégraphiques. Il avait l'an dernier proposé de le suivre dans un parcours à travers la ville. Il invite cette fois à pénétrer avec lui l'humide obscurité d'anciennes champignonnières et de citernes depuis longtemps désaffectées. Sonorisée par le complice Antoine Lengo, la visite des galeries devrait être aussi drôle que spectaculaire. Elle complètera les explications plus patrimoniales de David Ripoll et de Philippe Beuchat, de la Ville de Genève.

Journées européennes du patrimoine
En Suisse, samedi 10
et dimanche 11 septembre
www.venezvisiter.ch

La Bâtie – Festival de Genève
du 2 au 17 septembre
Foofwa d'Immobilité, *Do you have Failleur(t)*,
dimanche 11 septembre à 15h et 18h
www.batie.ch



Le texte donné à lire sur le sol de l'installation:

«L'idée d'envoyer ces déchets dans l'espace pour s'en débarrasser définitivement ressurgit périodiquement. Toutefois, le risque d'un accident est trop important, les déchets pourraient se disperser sur la Terre de manière incontrôlée. (...) Nous avons opté pour la solution d'un enfouissement des déchets hautement radioactifs dans les couches géologiques profondes. (...) La roche d'accueil se trouve à côté de zones à stratification largement tranquille, garantissant une sécurité à très long terme. (...) Ces déchets doivent être tenus éloignés de l'environnement humain durant 200000 ans.» — Extraits du rapport de la Nagra (*Nationale Genossenschaft für die Lagerung radioaktiver Abfälle* / Société coopérative nationale pour le stockage des déchets radioactifs) conformément au plan sectoriel «Dépôts en couches géologiques profondes» approuvé en 2008 par le Conseil fédéral.

Cachez-moi ce passé que je ne saurais voir

Sur ces images de Marie Velardi, découvertes lors de l'exposition des Swiss Art Awards, à Bâle en juin dernier, des paysages que rien ne rassemble, si ce n'est leur possible avenir. L'artiste, qui vit à Genève, a en effet filmé les trois sites envisagés pour le stockage final des déchets radioactifs de haute activité produits dans les centrales nucléaires helvétiques, au bout d'une procédure qui devrait aboutir dans les années 40 de ce siècle.

Ce travail, appelé *Deep Time*, terme qui en anglais désigne le temps géologique, celui qui échappe à l'échelle humaine, s'inscrit dans la continuité de ses recherches sur les projections dans le temps. Comment hier s'imaginait-on aujourd'hui? Comment aujourd'hui pense-t-on demain? Qu'elle décrive notre présent selon les prévisions d'anciens films de science-fiction ou chronique l'avenir – en figurant les futurs sites archéologiques, témoins de notre présent – Marie Velardi joue avec la chronologie pour mieux souligner l'incapacité des hommes à se projeter dans les siècles. Empreint de conscience écologiste, son travail n'a pourtant rien d'un tape-à-l'œil militant.

L'artiste a conçu ce *Deep Time* helvétique au retour d'un séjour aux Etats-Unis. Invitée par un centre d'art new-yorkais, elle a profité de ce séjour pour développer un travail prospectif, imaginant ce que pourrait filmer, dans un temps lointain, peut-être après l'humanité, un satellite qui passerait au-dessus de sites américains sensibles. Cela donne autant de paysages lunaires où l'on devine encore des traces de «civilisation». Marie Velardi part du principe que les traces les plus tenaces seront laissées par les dépôts nucléaires et chimiques, la plupart du temps liés aux recherches militaires.

«A mon retour, j'ai souhaité reprendre cette recherche en Suisse, là où je vis, mais en changeant la perspective. Au lieu de fabriquer des images du futur, je filme le présent.» Ce présent, ce sont des champs, des bois... et plus tard, en couches géologiques profondes, les restes de quelques décennies de production d'énergie nucléaire. Marie Velardi a commencé *Deep Time* avant Fukushima et le changement de paradigme politique sur la question nucléaire.